

INTERVIEW

UN DERNIER JAZZ AVANT DE PARTIR

OLIVIER LEHRER | DIRECTEUR DE L'ÉCOUTILLE
CLUB DE JAZZ À COURTRY | MAI 2016
ILLUSTRATION : DIDIER LOCICERO

C'est un bout de l'histoire du jazz en Seine-et-Marne qui se clos. L'Écoutille brille de ses derniers feux. Après 10 années de vie, « le cabaret de tous les jazz » fermera définitivement ses portes le 25 juin. L'occasion de revenir sur le rêve d'un gosse, celui d'Olivier Lehrer, devenu réalité en 2006 dans la cave aménagée de l'imprimerie familiale au coeur une improbable zone artisanale de la banlieue parisienne, Histoire de clandestinité, de reconnaissance et de passion, l'Écoutille témoigne de la détermination de ses créateurs, d'une volonté de faire vivre une « identité passionnelle », celle d'une scène jazz sur un territoire atypique. Entre incertitudes et euphories, grands doutes et grands moments, retour sur une expérience précieuse à travers les confessions du « patron ».



Olivier Lehrer
directeur de l'Écoutille





Bonjour Olivier, ma 1ère question est simple : qu'est-ce qui t'a conduit, toi imprimeur de formation et de métier, à ouvrir, il y a une dizaine d'années un club de jazz en banlieue ? Banlieue Est, précisément à Courtry, près de Chelles.

On était en 2005 et ça faisait déjà une dizaine d'années que le secteur de l'imprimerie était, économiquement, en perte de vitesse. Au sein de notre entreprise familiale, il y avait eu des baisses d'effectifs, moins d'activités et de mon côté, j'avais déjà commencé quelques années auparavant à organiser des « concerts en appartement », c'est à dire très simplement avec ma compagne, on faisait venir des artistes, d'abord amateurs puis professionnels qui jouaient devant une quarantaine d'invités, des petits concerts qui se passaient très bien.

Bon mais si on revient à l'origine de l'origine... Bien sûr, il y a en premier mon attrait pour la musique ! C'est une passion qui remonte à loin, en tant que musicien et en tant que mélomane... D'ailleurs, au début je m'intéressais plutôt à des esthétiques pop même si j'ai toujours écouté du jazz, mais je me souviens combien j'ai pu être attiré dans les années 70 par des groupes comme Magma, Soft Machine, etc.

Pour revenir au commencement de l'Ecou-

tille, je me suis donc retrouvé, au début des années 2000, à devoir me chercher un nouvel avenir professionnel... Après avoir fait toute ma carrière dans un secteur d'activité où finalement je n'avais aucune chance d'obtenir un emploi équivalent à ceux que j'avais occupé. J'étais au tournant de la cinquantaine et toujours mû par cette passion pour la

« OK, JE N'Y CONNAIS RIEN, MAIS JE VAIS APPRENDRE ! »

musique, alors l'idée de me lancer dans une aventure de ce type s'est

peu à peu imposée... Je n'y connaissais rien mais, j'avais un atout dans mon jeu, un seul mais de taille : la possibilité d'occuper un petit local dans le sous-sol de l'imprimerie où je travaillais... A l'époque, le secteur professionnel de la culture, je ne le connaissais pas, heureusement j'avais déjà un début de réseau basé sur les musiciens qu'on faisait venir dans le cadre de nos concerts en appartement, alors je me lance en me disant « ok je n'y connais rien mais je vais apprendre »

////
2004

Claire Vander et Olivier Lehrer créent les concerts Alamaison, une formule conviviale et festive proposant du jazz et du classique dans un garage aménagé en auditorium

2006

L'Ecoutille voit le jour dans ex atelier d'imprimerie, situé à Courtry, offrant une jauge de 120 spectateurs en disposition cabaret.



Et alors, cet apprentissage comment ça se passe ? Administrativement, il a fallu tout monter et tu as dû découvrir beaucoup de choses ?

Oui, mais on s'est donné un cap qui nous a servi dans cet apprentissage : essayer d'être le plus carré possible et, parce qu'on les côtoyait et qu'on savait l'importance de tout cela, payer les artistes... Bien sûr, les tout premiers concerts n'ont pas été dans les clous parce que ce n'était tout simplement pas possible mais on a eu cette préoccupation très tôt, tout de suite. On a eu la chance de travailler avec la Spedidam¹ rapidement, d'ailleurs à travers toute cette aventure, la Spedidam a clairement été notre partenaire le plus fiable, jusqu'à aujourd'hui jusqu'à la fin...

« IL Y A UNE SORTE DE "DICTATURE TECHNO-CRATIQUE", DES LOURDEURS QUI NOUS EMPÊCHENT D'ÊTRE DANS LE COEUR DE NOTRE MÉTIER »

Administrativement, on a créé l'association pour avoir un support de développement de notre activité, c'est une

association qui rassemblait et rassemble encore et toujours un noyau dur de bénévoles, présents sur les concerts mais c'est surtout une structure pour développer un projet que je porte avec quelques proches.

J'ai commencé à bosser, je me suis pas mal documenté en allant puiser dans la librairie de l'IRMA, j'ai fait dès 2006, de moi-même la formation sécurité-ERP² et j'ai réussi à obtenir assez vite la licence d'entrepreneur de spectacles (j'ai les licences 1, 2 et 3), notamment en argumentant sur les toutes premières années où nous avons fait des « concerts en appartement » avant d'ouvrir l'Ecoutille, j'avais des lettres de témoignages



de musiciens qui expliquaient comment ils avaient été reçus et j'ai versé tous ces éléments au dossier !

Mais tout ça, n'a pas été simple, c'est sûr... Finalement, le principal problème que nous avons eu a été lié aux travaux d'aménagement de la salle de concert... On a eu plusieurs fois des sueurs froides liées à l'évolution du PLU Plan Local d'Urbanisme, je passe les détails mais en tout cas de 2006 à 2008, on a eu très peur car on ne pouvait pas être dans les clous et le POS Plan local d'Occupation des Sols a été une véritable épée de Damoclès au-dessus de nos têtes pendant un bon moment... Mais bon, on a pris le risque de le faire !

Dans ton mail récent où tu expliquais aux autres membres du réseau Pince Oreilles tes raisons d'arrêter, tu faisais, notamment, mention, des difficultés administratives de plus en plus importantes dans la gestion de lieux de concerts, à quoi pensais-tu précisément ?

Il y a une sorte de « dictature technocratique », des lourdeurs qui nous empêchent d'être dans le cœur de notre métier et nous amènent à passer vraiment beaucoup de temps sur des démarches lentes, labo-

« IL N'Y AURAIT PAS EU CETTE AVENTURE DE L'ECOUTILLE SANS CE DISPOSITIF EMPLOI-TREMPIN. »

rieuses... Un seul exemple : les D.A.D.S (Déclaration Annuelle des Données Sociales), c'est devenu un cauchemar, en fait il faut savoir que les logiciels de paye se mettent à jour jusqu'au 31 décembre (c'est lié à la mise à jour des taux de cotisations) et que ça oblige à recalculer et refaire des fiches de paye puisqu'il y a effet rétroactif... et qu'ensuite tu as très peu de temps pour régulariser ça et renvoyer ta D.A.D.S annuelle...



Tu aurais pu passer par les CEA les Chèques Emplois Associatifs ? C'est pas un système génial mais ça simplifie.

Sauf que pour nous, ça avait du sens d'être employeur des artistes et de faire des contrats d'engagement, c'est aussi aller au bout d'une démarche de travail global avec les musiciens... Nous n'avons commencé à faire des contrats de cession qu'il y a quelques années avec le festival... Maintenant il nous arrive d'en faire bien sûr mais la plupart du temps nous engageons les artistes pour les représentations qu'ils donnent à l'Ecoutille

Donc si je reviens au début de l'aventure, et puisqu'on parle d'embauche, toi tu as réussi, après quelques années, à créer le poste de salarié de l'Ecoutille

Je n'aurai jamais pu développer l'activité ainsi s'il n'y avait pas eu le dispositif « emploi-tremplin », j'ai effectivement pu créer mon poste en étant éligible à ce dispositif et heureusement, nous avons eu le poste en Juillet 2009... Les premières années,

« SUR LE LONG TERME, UN TEL PROJET, PORTÉ AUSSI PAR DES BÉNÉVOLES, REPOSE SUR L'ENVIE DE S'INVESTIR »

je travaillais, mais bénévolement grâce à ce que j'avais mis de côté préalablement mais j'avais aussi investi une partie de mes économies dans l'aménagement du lieu, 20 000€ tout de même, du « fond associatif avec droit de reprise »... Clairement, avec un peu de recul, je peux le dire : il n'y aurait pas eu cette aventure de l'Ecoutille sans ce dispositif « emploi-tremplin ».

Les moyens humains, ça a donc été un poste de salarié et des bénévoles ?

Oui mais ce noyau de bénévoles, il a précisément existé aussi parce qu'il y avait un poste de salarié. Je m'explique : nous nous organisons en fonction des goûts et des compétences des bénévoles mais surtout je m'organise pour que les bénévoles n'aient pas à remplir des tâches ingrates. Sur les soirs de concerts, ils sont là au bar, ils tiennent la caisse, on accueille les artistes, etc Mais la vaisselle du dimanche matin, j'évite de leur demander de la faire... Sur le long terme, un tel projet, porté aussi par des bénévoles, repose sur l'envie de s'investir mais évidemment cette envie de s'investir, elle peut s'éteindre donc on essaie de la préserver, de la développer mais en confiant des tâches où ils se sentent aussi valorisés et prennent du plaisir.

Il faut ajouter également que pendant un an, l'Ecoutille a accueilli en deuxième salarié un jeune en contrat d'avenir qui a travaillé sur la communication du lieu.

« ON VOULAIT MONTRER QU'ON PEUT MENER À BIEN DES PROJETS CULTURELS DE CE TYPE, EN BANLIEUE... »

Comment as-tu réussi à trouver les financements pour mettre en place et développer ce projet ? Quelles démarches as-tu entreprises, dans quel ordre ?

On parlait de la Spedidam tout à l'heure, avec le CNV, ce sont les premiers organismes que j'ai contacté, d'abord sur la question de l'investissement et de l'aménagement du lieu... Et ça a marché, le CNV par exemple a participé à hauteur de 12 000 € pour des travaux d'un montant total de 50 000 €.

Après, l'élément déclencheur, ça a été le travail avec la communauté d'agglomération de

Marne et Chantereine. Ils ont été convaincu de l'intérêt du projet et apporté un financement de fonctionnement de 10 000 €, d'avantage même sur le démarrage... Et cette aide a permis celle du Département (en fait le Département ne finance pas un projet, s'il n'est pas déjà soutenu, à l'échelon local, par la commune ou l'intercommunalité).

La Région, l'État... Ce sont des échelons que tu as sollicité également ?

Non, le dispositif « Musiques Actuelles » du Conseil Régional me paraît beaucoup trop compliqué pour un apport pas si important... Et la DRAC, ils concentrent leurs aides sur les lieux labellisés, je n'ai pas de contact avec eux... sauf avec le service qui s'occupe de la licence d'entrepreneur de spectacles pour le renouvellement de celle-ci bien sûr.

Est-ce que tu avais des lieux-référents en tête quand l'Ecoutille a été créé ?

Si l'Ecoutille a été créé, c'est bien qu'il manquait des lieux comme ça ! Et que quelque part, on sentait et on voulait montrer qu'on peut mener à bien des projets culturels de ce type, en banlieue... En Ile de France et surtout à Paris, il y a des lieux emblématiques pour la musique jazz, des clubs qui ont une forte notoriété mais nous, à la marge de tout ça, à la périphérie (et derrière le péri-





phérique!) on voulait faire vivre autre chose : une structure de recherche permanente d'un rapport qualité / prix intéressant... Par qualité, j'entends la musique, l'ambiance, le confort d'accueil... Et puis l'assurance de trouver des gens passionnés, qui vibrent pour la musique qu'ils ont programmé... Et l'accueil, la notion d'accueil, le public qui vient ce n'est pas un public d'anonymes, c'est des gens que, progressivement, on a appris à connaître, leurs prénoms, ce qu'ils font, ce qu'ils aiment, etc.

Bon et pour le prix, je développe pas, il suffit de regarder les montants indiqués sur les cartes des boissons des clubs parisiens...

Tu dis toujours un mot d'accueil avant les concerts ?

Toujours, il y a un mot d'accueil au micro avant le concert, les 3/4 du temps je m'y colle, sinon c'est Claire Vander, la présidente lorsqu'elle souhaite mettre l'accent sur un contexte particulier (attentats en 2015, régression des politiques culturelles, etc) mais c'est court, hein, 2 ou 3 minutes... On remercie les gens d'être là (plutôt que devant the Voice ou la finale de la Coupe de France), on fait applaudir les bénévoles, l'ingénieur du son, parfois un mot sur le contexte (je me souviens par exemple au moment de la victoire d'Obama) et puis on présente les musiciens, comment on les a rencontré, etc...

On a vu que, dans ce projet, il y a eu de nombreuses difficultés dépassées... Quelles sont les difficultés que vous n'avez pas réussi à dépasser ?



Ce sont des difficultés qu'on avait pas forcément identifiées au départ mais qu'on a identifiées en cours de route... Il y en a une qui m'a beaucoup travaillé : c'est que, par exemple, on a fait beaucoup jouer de musiciens jeunes entre 20 et 40 ans sur scène mais dans la salle, le public avait le double en âge... On a essayé beaucoup

«FORCE EST DE RECONNAÎTRE QUE LES JEUNES QUI APPRENNENT LA MUSIQUE VONT PEU EN CONCERT...»

de choses mais ça a toujours été une difficulté de faire venir des jeunes... Par exemple, on a essayé de miser sur des partenariats avec les conservatoires mais ça fonctionne pas : on propose à des élèves d'atelier de faire la première partie d'artistes professionnels mais une fois que leurs enfants sont passés, les familles repartent. De manière générale, ça a été une surprise mais force est de reconnaître que les jeunes qui apprennent la musique vont peu en concert... Ce lien entre apprentissage de la musique et découverte d'artistes en live n'est pas spontané et même très compliqué à faire.

Autre exemple : on a beaucoup essayé de travailler avec le collègue en face mais c'est difficile car tant que tu ne trouves pas d'interlocuteur avec qui, vraiment, monter des projets, tout ça se résume souvent à une sorte de petit catalogue de prestations dans lequel pioche le corps enseignant... et les effets sur les élèves ne sont pas évidents... On a réussi certaines choses, j'ai des noms en tête de jeunes qui sont venus, ont « accroché », donc des exemples de réussites mais globalement c'est compliqué d'atteindre cet objectif de « démocratisation » et qui consiste à faire venir au spectacle, ceux qui n'ont pas déjà l'habitude de venir...

Cela fait partie des raisons d'arrêter ?

Il y a une multitude de raisons qui nous conduisent à arrêter mais cette difficulté rentre en ligne de compte car on se donne beaucoup de mal pour finalement avoir une efficacité, en toute lucidité, très relative...! Et aussi ce questionnement lorsqu'on sollicite de l'argent public qu'on redistribue sous la forme d'un projet qui



« MON TRAVAIL C'ÉTAIT D'ESSAYER DE CRÉER CE TRIANGLE AVEC LES 3 POINTES : ARTISTES – PUBLICS – ÉQUIPE BÉNÉVOLE. »

s'adresse à tous... mais que tous ne s'approprient pas, loin s'en faut. On s'y attendait mais tout de même ça pose question. Nous, on s'est fait plaisir et on a fait plaisir à plein de gens, on a eu un rôle dans des parcours d'artistes mais est-ce que les citoyens du territoire en ont suffisamment profité ? Et que faire pour permettre aux citoyens d'un territoire d'être conscient qu'il est important d'avoir des lieux de vie culturelle près de chez eux ? On a tissé des liens, on a travaillé d'arrache-pied, ça a permis beaucoup d'échanges artistiques, humains mais bien sûr on a eu du mal à ce qu'en profite « le plus grand nombre », au-delà de ceux qui globalement, de par leur bagage culturel, profitent déjà de l'offre culturelle...

Cela renvoie à cette inévitable question : à qui appartiennent les lieux culturels ?

Oui, nous dans cette humble structure culturelle, on essayait déjà de rendre ce lieu, l'Ecoutille, ouvert et appropriable...
On essayait de, j'appellais ça « créer le triangle ».

Créer le triangle, c'est à dire ?

Tout repose sur l'accueil et d'abord sur l'accueil d'artistes. Ils sont les bienvenus, ils le sentent, on se prépare avant le concert, on mange ensemble (et on mange bien c'est très important!) et quand ils montent sur scène, si on réussit notre coup, ils sont comme dans leur salon.

Si ils sont biens, bien reçus, dans de bonnes conditions, cette convivialité elle transparait et ce feeling passe avec le public... qui nous renvoie quelque part qu'on a bien fait notre travail...

Voilà, mon travail c'était d'essayer de créer ce triangle avec les 3 pointes :

artistes – publics – équipe bénévole de l'Ecoutille sur les soirs de concert.

Quels conseils tu donnerais, fort de ces 10 ans d'expériences maintenant, à un porteur de projet qui souhaiterait aujourd'hui, en 2016, monter une salle de concert ?

Identifier ses points forts et ses points faibles déjà, c'est important. Par exemple, au début, on avait deux points forts : le local et un début de réseau d'artistes qu'on connaissait. Ensuite, il faut travailler à se faire connaître, justement en s'appuyant sur ces points forts et ne pas avoir peur de commencer humblement et progressivement.

Et puis, la passion, revendiquer une « identité passionnelle », travailler à partir de ce qui nous plaît, ce qui nous met en mouvement, on peut pas tout faire alors il faut se spécialiser dans ce qu'on aime c'est plus facile, c'est plus cohérent, plus motivant et donc plus porteur.

La spécialisation, ça va à l'encontre de ce qui est demandé souvent, dans les cahiers des charges des lieux par exemple où pour toucher un large public on recommande l'éclectisme.

Oui mais par exemple si l'Ecoutille a pu avoir cette vie là, c'est bien qu'on était sur une sorte de niche et donc qu'on a été repéré, notamment et d'abord par les artistes... Mais c'est pour ça, que j'ai pas cherché à aller plus loin quand j'ai vu ce qui était demandé aux SMAC, aux PAC³, etc.♦

Jean-Baptistee Jobard

¹ SPÉDIDAM : Société de perception et de distribution des droits des artistes-interprètes.

² ERP : Etablissement Recevant du Public

³ PAC : Dispositif Permanence Artistique et Culturelle du Conseil Régional d'Ile-de-France

